

« *Aujourd'hui, quel est le sens du projet européen ?* »

La réflexion se poursuit à la Maison de l'Europe de Paris sur le sens du projet européen. L'idée d'ouvrir un débat sur ce thème lors de la remise du Prix de l'Initiative européenne¹ est née en juin 2008. Le sociologue Edgar Morin et l'historien Bronislaw Geremek² avaient été invités à cette occasion. Un an après, le 30 juin 2009, c'était au tour des deux philosophes **Heinz Wismann**, directeur d'études à l'EHESS, et **Michaël Fœssel**, maître de conférence et collaborateur de la revue *Esprit*, de se prêter à l'exercice avec **Catherine Lalumière**, présidente de la Maison de l'Europe de Paris, lors d'une conférence animée par **Istvan Felkai**, correspondant la radio belge RTBF et membre du Club de la Presse européenne.

En ouvrant la conférence, **Istvan Felkai** a rendu hommage à la mémoire de Bronislaw Geremek, présent lors de la précédente édition du Prix, il y a toute juste un an, aux côtés d'Edgar Morin. « *Ce grand intellectuel et homme politique européen nous manque car les hommes politiques tout comme les philosophes qui mènent une réflexion de fond sur l'Europe sont trop rares* ».

Aujourd'hui, les peuples se méfient de la construction européenne et les médias s'en désintéressent. « *Ce phénomène unique dans l'histoire humaine, gage de paix, de démocratie, de prospérité et de protection sociale, a insisté Istvan Felkai, est victime de désaffection* ».

« *Bronislaw Geremek était à la fois un homme de réflexion et d'action qui portait en lui le rêve européen* » a déclaré **Catherine Lalumière**.

La question mise en débat sur le sens du projet européen est d'actualité à différents niveaux, a-t-elle rappelé. Depuis deux ans un groupe des Sages a été mis en place par les institutions européennes. Présidé par Felipe Gonzalez, ancien Premier ministre d'Espagne, sa réflexion porte sur l'avenir de l'Union européenne. La société civile s'empare également du sujet comme en témoigne l'initiative des Jeunes Européens Professionnels et du Forum civique européen d'engager une réflexion sur le renouvellement du projet européen en sondant les souhaits et les réactions des citoyens. Nombre d'entre eux s'interrogent et l'Europe souffre de désamour, comme l'ont montré le référendum de 2005 sur le projet de Traité constitutionnel et la forte abstention aux élections européennes de juin 2009.

Les deux objectifs poursuivis par la construction européenne - créer un marché performant, bâtir un système juridique sophistiqué - sont insuffisants pour susciter le désir des sociétés européennes et aller de l'avant. « *Nous avons besoin de redonner une âme à l'Europe, de repolitiser le projet européen, a plaidé Catherine Lalumière, que veut-on faire ensemble et pourquoi ? Quels sont les objectifs que l'Europe s'assigne en rassemblant les peuples ? Qu'est-ce qu'être Européen aujourd'hui ?* ».

¹ Sur le Prix de l'Initiative européenne 2009 : http://www.paris-europe.eu/IMG/pdf/Prix_Initiative_09.pdf

² Pour lire la synthèse de la conférence : <http://www.paris-europe.eu/IMG/pdf/GeremekMorin260608.pdf>

Une Europe née de l'esprit

Il y a soixante ans, si l'on avait demandé aux Européens « *pourquoi l'Europe ?* », une seule des quatre réalisations citées par Istvan Felkaï leur aurait suffi, a estimé **Heinz Wismann**. Le désintérêt actuel est dû au fait que celles-ci paraissent aller de soi et le processus de construction européenne est ainsi frappé de « déréalité ».

Le principal des acquis de la construction européenne, la paix, a été gagné contre une menace, a souligné le philosophe. L'Europe des années cinquante était un espace délimité par la Guerre froide ; elle était définie spatialement et cela la dispensait de se poser la question de son essence.

Faisant référence à ses années de lycéen, Heinz Wismann se souvient qu'on lui enseignait, en Allemagne, la nécessité de se défendre contre la menace soviétique. Dans l'Antiquité, l'équivalent était le combat des Grecs contre les Perses, a-t-il expliqué. L'historien grec Hérodote opposait l'Europe à l'Asie. L'Ouest (les Grecs), terre de démocratie et de reconnaissance des libertés individuelles, s'opposait à l'Est, terre de despotisme et d'homogénéisation collective.

Evoquant le mythe de l'enlèvement de la princesse Europe par Zeus, Heinz Wismann a expliqué que l'Europe était née d'un acte de séparation. « *Elle n'est pas un continent mais un minuscule promontoire de l'Asie qui n'est plus incorporé à la réalité asiatique* ». Elle naît d'un acte de l'esprit car il est impossible de lui trouver une délimitation. Les Japonais posent ainsi invariablement la question : comment faites vous pour vous séparer de l'Asie ?

Comme l'annonçait Hérodote, a observé le philosophe, nous sommes obligés de penser notre séparation car sinon, on ne la voit pas. Les Européens sont incités à s'identifier avec le geste de la séparation et à inventer leur projet. Inventer : la reconnaissance du fait que nous ne disposons pas de la totalité de la connaissance et que nous devons y aspirer est un trait constitutif de la conscience européenne. En ce sens, la Chine est l'anti-Europe absolue, selon Heinz Wismann. Elle se prévaut de son ancienneté et de son héritage par rapport à ce qui apparaît.

Après l'affirmation de la particularité de l'Europe par rapport à l'Asie avec les Grecs, on voit, avec les Romains, se structurer un immense espace sécurisé et colonisé par la pensée grecque puis ensuite par un christianisme hellénisé.

En 1054, le Grand Schisme entre Constantinople et Rome sépare une Eglise d'Orient – « *dont la conception césaro-papiste est proche du despotisme perse décrit par Hérodote* » selon le philosophe - d'une Eglise d'Occident fort différente. La conquête turque entraîne un repli de l'orthodoxie à Moscou et la frontière qui opposait Grecs et Perses à l'époque d'Hérodote se reforme au même endroit, sur les rives du Bosphore.

Les chrétiens de Byzance se réfugient en Italie et une nouvelle idéologie européenne, basée sur les langues et appuyée sur l'héritage grec, se construit. L'Europe se dote de langues nationales qui deviendront la matrice des nations. Ainsi, l'héritage grec venu de Byzance sous la pression turque va permettre de forger une individualité collective garantie par la langue. Et, à partir de la Renaissance, avec les Nations, les cultures sont basées sur un commun dénominateur, la langue nationale. Des identités nationales fortes s'affirment par les langues. Ce processus est insuffisamment pris en compte, selon Heinz Wismann, quand on mène une réflexion sur l'Europe.

Aujourd'hui, que se passe-t-il ? L'Europe n'est plus dans un processus juridique d'élaboration de conditions de vie partagées et opposées à un adversaire. Avec la fin de la Guerre froide, cet espace, auparavant délimité par le Rideau de fer, est placé devant la difficulté de son extension.

« Nous avons donc à nouveau besoin de politique, plus précisément d'une vision politique se basant sur une idée de l'Europe, a insisté le philosophe, il faudrait que l'Europe ait un discours politique sur son extension souhaitable, possible et non un discours opportuniste ». Selon lui, la situation actuelle laisse le choix entre deux options. La première est celle qui a prévalu jusqu'ici : une atomisation des populations européennes considérées avant tout comme des agents économiques pour lesquels on conçoit des institutions à même de rendre leur vie aussi agréable que possible. La seconde invite à assumer la diversité des héritages nationaux et à s'intéresser davantage aux langues historiques. « Il flotte dans le couloir des institutions européennes à Bruxelles une atmosphère dépressive car les gens ne parviennent pas à s'exprimer autrement que dans un « singlais » (l'anglais de Singapour) avec lequel on prétend faire le monde !, a ironisé le philosophe, les institutions européennes, au lieu de se limiter à la réalisation d'un grand marché, devraient être capables d'articuler le dialogue entre les cultures européennes qui ont toutes leurs langues ».

Refonder l'Europe par le monde

En écho aux propos d'Heinz Wismann, **Michaël Føessel** a évoqué les efforts de traduction auxquels l'Europe s'identifie tout au long de son histoire. La traduction, c'est-à-dire l'échange de mots et d'idées – et pas seulement de marchandises – est constitutive de l'idée européenne. « L'Europe est le seul continent dont on peut parler comme d'une idée et non seulement comme d'un projet, a souligné Michaël Føessel, une idée fondée sur la mémoire de la Grèce antique, du christianisme et des Lumières ».

Dire que l'histoire de l'Europe est faite de traductions de grands textes religieux, philosophiques... est important car, pour le philosophe, cela signifie qu' « il n'existe pas d'original. Les racines culturelles de l'Europe sont perdues dans les multitudes de traductions. L'Europe n'a pas une origine assignable, elle a des origines et elle n'a pas de terme définitif. L'Europe est un indéfini dont les frontières culturelles, géographiques, ne sont inscrites nulle part dans le marbre ».

Cette approche redonne un sens politique à l'Europe. Si l'Europe est indéfinie, a expliqué le philosophe, alors on doit en décider politiquement. Considérer l'Europe comme une réalité politique et indéfinie revient à l'envisager dans son rapport au monde. « L'idée d'Europe est l'idée du monde ».

Depuis le siècle des Lumières, il existe un lien très fort entre le continent européen, la raison humaine et le droit. Michaël Føessel cite en exemple Jean-Jacques Rousseau : « Voyons de quelle manière ce grand ouvrage qu'est l'Europe commencé par la fortune peut être achevé par la raison »³. On part de la fortune - une diversité de nations - et le projet s'achève par la raison démocratique - un destin librement accepté.

« Le propre de l'Europe est ainsi de faire de la géographie un projet et une histoire, commente Michaël Føessel, l'Europe désigne ce que nous faisons de la diversité qui nous constitue (nos langues, nos appartenances nationales...) ». Dès cette époque, Rousseau a la conviction que l'équilibre des puissances, le face à face entre Etats doit être dépassé pour construire la paix.

Aujourd'hui, la paix est un miracle passé dans le quotidien et on le doit à la construction européenne. Comme l'a dit Heinz Wismann, la désaffection actuelle à l'égard de l'Europe est bel et bien liée à la banalisation de ce que nous devons à l'Europe.

Pour contrer cette tendance, « il s'agit de ne plus concevoir l'Europe seulement comme un projet mais comme une idée » a plaidé Michaël Føessel. L'Europe est trop souvent perçue comme un projet limité à des procédures institutionnelles elles mêmes liées à la réalisation

³ Extrait de l'ouvrage « Le Jugement sur le projet de paix perpétuelle de l'abbé de Saint-Pierre » rédigé par Jean-Jacques Rousseau en 1654.

d'un marché. Or l'Europe est une idée irréductible par principe à la manière dont elle se traduit dans les institutions.

Quelle est cette idée européenne ? Une idée de paix entre les nations, suggérant la création d'institutions supranationales. L'idée d'un certain universel qui est le monde. L'idée européenne est fondamentalement cosmopolitique : le monde dans lequel on vit est à penser politiquement. « *Le propre de l'Europe est de penser le monde, explique le philosophe, l'Europe regarde toujours au-delà d'elle même. Elle se constitue par différence, dans un rapport à ses autres* ».

Selon lui, la grande question européenne est donc celle de ses frontières, vues comme des limites et non comme des bornes. Explication : « *il est possible de se tenir sur les limites et de regarder au-delà ; au contraire, la borne est ce qui clôt l'espace visible* ». Cette approche éclaire le débat sur l'élargissement de l'Union européenne. Envisager les frontières comme des limites et non comme des bornes, c'est suggérer qu'elles sont politiques et définies selon des critères démocratiques. C'est aussi une manière de rapporter l'Europe au monde sans l'enfermer dans son statut territorial actuel.

Pour Michaël Fœssel, « *il faut refonder l'Europe par le haut, c'est-à-dire par le monde* ». Le cosmopolitisme de Kant est le sentiment que nous appartenons tous à un même monde. Nous sommes dans un monde où l'injustice vécue dans un lieu de la terre est partout perçue comme une injustice. Certes, dire que tout ce qui se produit dans le monde concerne l'Europe a pu avoir des conséquences négatives, en particulier avec le colonialisme, précise le philosophe, mais aujourd'hui, ce rapport au monde peut prendre un tout autre sens.

Se référant à Kant - « *j'appelle européenne toute nation pourvu qu'elle admette une règle conforme à la loi* (c'est-à-dire un Etat républicain) » -, Michaël Fœssel a expliqué que toute nation, en droit, pouvait se réclamer de l'Europe. L'Europe a ainsi le monde à charge : les nations peuvent se revendiquer de l'Europe dont la définition est politique, juridique et non identitaire et ethnique. Il faut se souvenir de ce rapport au monde à l'heure où nous entrons, la crise aidant, dans un monde post-occidental dans lequel la centralité de l'Occident est amenée à s'affaiblir. Le monde n'admet plus un seul centre et est multipolaire de fait, avec la montée en puissance de plusieurs entités régionales.

L'Europe est mieux à même que les Etats-Unis - dont les réactions à la perte de puissance peuvent être violentes comme on l'a vu sous l'ère Bush - à affronter ce monde post-occidental, estime le philosophe, car elle a déjà vécu le décentrement dans son histoire, comme l'a montré Heinz Wismann, et elle en a gardé la mémoire. En cela, « *elle peut se constituer contre l'idée d'empire basé sur l'uniformité par le marché et, en se rappelant sa vocation cosmopolitique, jouer un rôle dans le monde car elle a l'apprentissage de la finitude* » estime Michaël Fœssel.

Sa diversité peut être une chance dans un monde éclaté car l'Europe a comme but politique et institutionnel d'obtenir « *un consensus par recoupements* ». Ce consensus permet de trouver un sens dans la diversité des traditions, des formes institutionnelles et des langues qui constituent l'Europe depuis toujours.

Les dirigeants politiques européens ont-ils la capacité, la volonté et le courage de jouer cette partition ? Michaël Fœssel n'a pas caché son pessimisme...

Porter un modèle de société

Catherine Lalumière a salué l'insistance des deux philosophes pour rappeler que l'Europe était d'abord et avant tout une idée que nous sommes obligés de penser. Une idée ancienne - « *L'Europe n'est pas vieille, elle est ancienne* » dit l'historien Jacques Le Goff -, diverse et qui, nourrie d'un esprit critique, va de l'avant, tournée vers « ce qui apparaît », selon les termes de Heinz Wismann. Riche des multiples origines évoquées par les deux philosophes et

de tout un corpus de valeurs humanistes, l'Europe a pu construire un modèle de société unique au monde, mariant liberté, prospérité et justice sociale.

« Si je me bas en faveur de l'idée européenne, a lancé Catherine Lalumière, c'est pour des raisons culturelles, pour porter un modèle de société, pour m'interroger sur son avenir, sur son rôle et sa place dans le monde ». Forte de son histoire, de ses valeurs et de ses erreurs, l'Europe, comme l'a suggéré Michaël Föessel, a une responsabilité à assumer sur la scène internationale.

Mais pour ce faire, « il faut que les Européens prennent conscience de ce qu'ils sont vraiment » a insisté la présidente de la Maison de l'Europe de Paris.

Heinz Wismann, reprenant sa question initiale - « comment définir l'idée de l'Europe quand l'adversaire utile (la menace soviétique) n'existe plus ? » - apporte une piste. « Une de nos grandes tâches est de trouver cette autre frontière de l'Europe qui est l'Asie en nous car sommes aujourd'hui confrontés à une question vitale : comment se concevoir soi-même quand on n'est pas en mesure de se déclarer tout d'une pièce ? Nous est-il possible, en nous rapportant les uns aux autres, dans un mouvement de décentrement perpétuel, de nous rejoindre ? Quelles institutions faut-il pour cela ? ».

Insistant à nouveau sur l'importance des traductions, le philosophe a expliqué que les langues européennes étaient le résultat d'une fécondation réciproque. Il faut s'en souvenir pour ne pas perdre de vue que « le grand atout de l'Europe est de se trouver chez autrui (...) nous avons la possibilité de nous ouvrir à des univers qui, eux, sont fermés ». L'Europe a une capacité d'entraînement car elle est ouverte aux altérités qui la composent.

Là est le rôle historique que les Européens peuvent jouer : l'offre d'une compréhension de l'Autre, de l'ailleurs, pour inciter les « auto-enfermés » à s'ouvrir au reste du monde.

(Synthèse : Catherine Véglio-Boileau, Maison de l'Europe de Paris)